

EN ATTENDANT
LA GRIPPE AVIAIRE

Notice

Il paraît que les répétitions de L'Histoire du soldat de Ramuz et Stravinski se déroulèrent au plus fort de l'épidémie de grippe espagnole.

Je ne voudrais pas connaître pareille infortune avec une pandémie majeure de grippe aviaire durant les représentations du spectacle né de ce texte.

Celui-ci m'a été inspiré par les scénarios catastrophes et autres œuvres d'anticipation que la menace d'une crise majeure a inspirés aux gouvernements, et à quelques prophètes, prévisionnistes et Cassandre isolés.

Si le virus mute, si la pandémie est déclarée dans le monde, alors il faut s'attendre à un changement radical de nos modes de vie :

– finis, le Nordic Walking et le vidéo-club ouvert tard le soir,

– finis, les grillades et les vols low cost,

– finies, les sorties en BMW décapotable,

– fini, le shopping en ville pour s'offrir un petit string camouflage,

– finis, la séance de l'association « Aide à toute détresse », la conférence sur la maladie d'Alzheimer, la visite au frère opéré de la hanche, le tunnel de lavage, la dégustation de Pinot noir, le changement d'opérateur téléphonique, le fitness, l'échangisme, les putes, les séminaires, le football au parc, le week-end au chalet, le petit train à vapeur, le théâtre, le cinéma, les dance-floors, le concert de musique tadjik, le mini-golf, les transports publics, l'adultère...

– nous resterons enfermés chez nous, le temps qu'il faudra (attention à la deuxième vague, qui emportera les plus robustes), à compter nos morts, à distraire nos enfants (en partenariat avec la télévision, qui devrait diffuser des programmes destinés à remplacer écoles et crèches, toutes fermées pour cause de pandémie), à écouter sonner les cloches et hurler les sirènes, à attendre, enfin, que cela passe sans même oser aller voir ses parents, ou passer une minute dire bonjour au voisin.

En un mot, nous serons soumis à une longue série de mesures de social distancing que les autorités civiles, militaires et sanitaires nous demanderont fermement de respecter.

C'est l'ambition de cette dernière pièce de se demander, avec un peu d'ironie, comment les grands individualistes narcissiques du XXI^e siècle s'accommoderont facilement de ces petits et grands désagréments.

Et maintenant, attendons la grippe aviaire.

Personnages

Lui

Elle

Le Speaker

L'Expert (une marionnette peut suffire)

Tout se passe durant une pandémie majeure qui décime l'humanité.

Prologue. Et voici les nouvelles du monde

LE SPEAKER.

Et voici les nouvelles du monde :

Le molosse ronge nos fondements.
Je répète
Le molosse ronge nos fondements.

La corpulence abrège la vie.
Je répète
La corpulence abrège la vie.

Le vieillard est l'avenir.
Je répète
Le vieillard est l'avenir.

L'eau qui coule est pénurie.
Je répète
L'eau qui coule est pénurie.

La forêt pleure ses disparus.
Je répète
La forêt pleure ses disparus.

La cigarette du matin tue le pèlerin.
Je répète
La cigarette du matin tue le pèlerin.

Le soleil brille sur le mélanome.
Je répète
Le soleil brille sur le mélanome.

La terre réchauffe à gros bouillons.
Je répète
La terre réchauffe à gros bouillons.

La charcuterie est mortifère.
Je répète
La charcuterie est mortifère.

La tumeur croît dans l'ignorance.
Je répète
La tumeur croît dans l'ignorance.

L'amiante sommeille dans la muraille.
Je répète
L'amiante sommeille dans la muraille.

Le fibrome guette tapi dans l'ombre.
Je répète
Le fibrome guette tapi dans l'ombre.

Le chaud qui vient est ennemi.
Je répète
Le chaud qui vient est ennemi.

Le virus est l'unique prédateur.
Je répète
Le virus est l'unique prédateur.

L'oiseau qui chante est assassin.
Je répète
L'oiseau qui chante est assassin.

Vous écoutez Radio Grippe.
Les mortels parlent aux mortels.
La pandémie est endémique.
La situation partout empire.
Le temps s'accélère.
Nous allons tous mourir.

PREMIÈRE PARTIE

ENTRE LES VAGUES

ELLE et LUI, le plus souvent, les répliques ne sont délibérément pas distribuées entre Elle et Lui.

Le pire pour mon mari c'est de voir ce ciel bleu
et de ne pas pouvoir partir faire du Nordic
Walking le long des chemins.
Hop hop hop.

*
* *

C'est venu par un cochon. Pas par les oiseaux
sauvages directement, comme on s'y attendait,
mais par un cochon.
Bien sûr que le cochon s'est d'abord fait chier
dessus par un canard sauvage mais c'est en lui
que les cochonneries se sont recombinaées pour
n'en former qu'une. Une grosse.

*
* *

Du cochon, on passa au cochon. Et puis de ce
second cochon, on passa à l'homme.

*
* *

Bien sûr qu'on s'y attendait mais, d'un autre côté, on ne s'y attendait pas.
On s'y préparait, bien sûr, mais, en même temps, on ne s'y préparait pas.

*
* *

Pandémie, on n'entendait plus que ce mot.

*
* *

Pandémie, pandémie, pandémie.

*
* *

Lorsque la pandémie a éclaté, ce fut un soulagement pour moi. Cela m'a libéré, cela m'a détendu pour ainsi dire.

*
* *

Lorsque la pandémie a éclaté, j'étais en conversation avec un client, sa femme a téléphoné, et voilà, c'était commencé.

*
* *

Attendre, toujours attendre, au bout d'un moment, c'était devenu intenable.

*
* *

On se souviendra longtemps de ce jour, de la panique.
Il y a eu une certaine ébullition, il faut le dire.
Une ébullition planétaire.

*
* *

Nous restons soudés, c'est clair.
La pandémie nous a rapprochés.
Mais on peut se quereller aussi, se bouffer le foie, cela peut durer des jours.
Et le confinement n'aide pas dans ces moments-là.

*
* *

Après que le gouvernement nous a interdit les psychiatres et les psychologues au motif qu'ils étaient inutiles et coûteux, nous nous sommes tournés vers la prière mais nous ne savions pas

prier, ou plus, et de toute façon rien de bon n'est venu du ciel, à part de la neige, du crachin, et cette pandémie.

Se mettre à genoux, fermer les yeux, implorer le Seigneur, ce sont des choses que nous ne savons plus faire, nous autres.

Alors on se débrouille comme on peut, avec nos propres ressources.

*
* *

Au début on regardait la télé, mais on s'est lassés des programmes éducatifs conçus pour les mesures de confinement. Maintenant on lit des bouquins et on fait des jeux de société.

Il y a eu des humoristes, aussi, mais après la première vague on ne les a plus revus.

On n'a plus le droit de se rendre au vidéo-club non plus.

Pour nous, ce qui est important aujourd'hui, c'est se rappeler la vie d'avant et d'y puiser l'énergie nécessaire pour continuer.

Nous avons été heureux, nous avons eu une automobile, nous avons pu aller chez le coiffeur quand bon nous semblait, nous avons pu voyager, nager, faire des grillades avec amis et connaissances.

Nous avons eu une belle vie, nom de Dieu !

*
* *

Nous allons maintenant écouter les nouvelles.

*
* *

LE SPEAKER.

Kaputs :

Le Nigéria, le Cameroun, l'Indonésie, la Thaï-
lande, le Kazakhstan, la Russie, la Norvège et les
îles Féroé.

Mal en point :

Le Libéria, le Togo, le Burkina-Faso, le Maroc,
l'Espagne, la France, la Suisse, la Belgique.

Presque foutus :

L'Italie, le Portugal, la Suède, l'Islande, le Para-
guay, le Mexique, le Lichtenstein et l'Autriche.

Touchés :

Les grandes villes, les villages et les hameaux.

La Chine dément de son côté toute manifestation
de la pandémie sur son territoire.

Vous écoutez Radio Grippe.

Les mortels parlent aux mortels.

La pandémie est endémique.

La situation partout empire.

Le temps s'accélère.

Nous allons tous mourir.

*
* *

Quand l'argent a commencé à manquer, les magasins ont accepté de nous donner de la nourriture en escomptant qu'on s'acquitterait de nos dettes après la pandémie. Mais, lorsqu'il a été clair qu'une deuxième vague allait suivre et qu'elle anéantirait les plus robustes, ils ont cessé de nous faire crédit.

Pas d'argent, pas de nourriture.

C'est ce qu'ils ont dit à la Coop, ce qu'ils ont dit à la Migros, ce qu'ils ont dit à Lidl, ce qu'ils ont dit à Denner, ce qu'ils ont dit à Aldi, c'est ce qu'ils ont dit à Carrefour aussi.

*
* *

Aujourd'hui, c'est la Croix-Rouge qui nous ravitaille.

Dire que, autrefois, nous mangions chaque samedi au Café de la Croix-Fédérale !

*
* *

Le samedi nous allions au marché, le mercredi nous allions faire les courses, le lundi soir était réservé au cinéma ou au théâtre.

On se contentait alors d'une petite salade et on sortait.

Plus rien de tout cela n'existe aujourd'hui.
Pour économiser l'électricité, le gouvernement a
demandé que l'on se tienne dans la même pièce
pour lire ou jouer.
Comme nous ne sommes que deux, cela est tout
à fait supportable.

*
* *

On lit des biographies, des bouquins qui
donnent du courage.
On lit les livres de Martin Gray, cet homme qui
a perdu deux fois sa famille et qui a trouvé à
chaque fois la force de recommencer.
On lit aussi *L'Éloge de la faiblesse*, d'Alexandre
Jollien.

*
* *

Au début de la pandémie, nous appelions nos
amis pour dire bonjour, prendre des nouvelles,
mais les opérateurs téléphoniques ont bientôt
réduit leurs prestations de crainte de ne pouvoir
être payés par leurs abonnés.
Avec cet appareil, par exemple, nous ne pouvons
plus guère qu'appeler les secours et le Centre
Info-Grippe. C'est tout.
Ils désignent un téléphone quelconque.
Nous avions beaucoup d'amis autrefois. Des
collègues aussi.

Nous avions une vie sociale. Des contacts.
Nous avions beaucoup de choses.

*
* *

Par chance nous n'avons pas d'enfants, un choix que nous avons fait, un désir de s'épanouir dans nos professions respectives, nous disons « chance » car nous avons été informés qu'on dénombrait de plus en plus d'orphelins, et que des enfants de sept ou huit ans ne pouvaient compter que sur eux-mêmes pour s'occuper de leurs parents malades ou mourants.

Tout cela est d'une tristesse considérable.

*
* *

Je voudrais ajouter que j'avais une bonne situation avant la pandémie.

Moi aussi.

Moi aussi.

Moi aussi.

Moi aussi.

*
* *

Au début nous avons peur,
nous étions épouvantés.

Les masques sur les visages, les ambulances, les sirènes, les militaires dans les rues vides, les émissions spéciales à la radio et à la télévision, les appels au calme sur les haut-parleurs des voitures de pompiers, tout cela faisait terriblement peur. Maintenant nous nous sentons surtout seuls, isolés. Nous pensons aux autres, aux amis et connaissances. Boire un verre, se retrouver autour d'une assiette de charcuterie, rire un bon coup... C'était quand même sensationnel.

*
* *

Parfois nous sentons poindre aussi un sentiment d'inutilité. Le sentiment que tout est inutile. Nos meubles sont inutiles. Nos strings sont inutiles. Nos jardins sont inutiles. Nos projets sont inutiles. Nos espérances sont inutiles. Nos paroles sont inutiles. Nos caresses sont inutiles. Et ce sentiment nous anéantit littéralement.

*
* *

C'est l'heure du débat.
Oui, nous allons écouter le débat.

*
* *

LE SPEAKER.

*Le Speaker ici se comporte comme un ventriloque,
dialoguant avec un expert qui peut avoir l'apparence
d'une marionnette.*

Vous écoutez Radio Grippe
Les mortels parlent aux mortels.
La pandémie est endémique.
La situation partout empire.
Le temps s'accélère.
Nous allons tous mourir.

Je reçois aujourd'hui le professeur Cassandre.
Expert de tous les experts
qui nous dira tout
Car nous voulons tout savoir
Quand, comment, combien
Le jour et l'heure
Si cela fera mal aussi
Et le degré de solitude
Et de suffocation
Les tuyaux dans le nez
Les drains, les cathéters
Les draps, les langes, les pansements
Le sang du cul et les humeurs.

Le chagrin et les cris
Les os, la dépouille et les fleurs
Et les larmes des enfants assemblés.
Professeur Cassandre, c'est à vous.

L'Expert/Marionnette éructe des sons inintelligibles.

LE SPEAKER.

Professeur Cassandre ?
Professeur Cassandre ?
Il semble que nous ayons perdu le professeur
Cassandre.

*
* *

ELLE et LUI.

Nous recevons bien sûr les programmes de la radio et ses bulletins d'information réguliers qui nous informent de l'avancée de la pandémie, des diverses formes de cancer, de la progression des maladies psychiques et des autres fléaux qui menacent le monde.

Le réchauffement climatique n'y est pas ignoré non plus.

Nous pouvons suivre également sur les ondes des débats sur la maltraitance, la violence chez les jeunes ou le désamiantage des bâtiments.

En réalité il n'y a presque plus de musique à la radio et c'est dommage.

Seulement des nouvelles.
Des prévisions.
De la parlotte, en somme.
Cela va finir par nous foutre le moral en bas.

*
* *

Nous n'avons pas de nouvelles de nos connaissances, pas de nouvelles de nos amis.
Nous avons seulement appris que nos témoins de mariage Esther et Luigi avaient été emportés par la première vague.
Esther et Luigi, nos témoins de mariage.
Emportés, par la première vague.

*
* *

Certains collègues de travail ont cru bon se réfugier dans leur chalet de montagne mais l'armée a coupé les accès et nous restons sans nouvelles.
Ils sont peut-être morts de faim à l'heure qu'il est.
Beaucoup avaient des réserves de nourriture.
Au chalet, on a des réserves en général.
Au moins les produits de base.

*
* *

Nous avons dans notre cave de l'huile, des boîtes de conserve, du riz, des pâtes, du *pesto genovese*, et quelques pots de confiture.
Les skis de fond nous les avons brûlés durant les coupes d'électricité.
Nous avons gardé les bâtons pour le Nordic Walking.

*
* *

Nous n'avons pas de nouvelles de nos parents.
Ni de papa ni de maman.
Ni de papa ni de maman.

*
* *

Certains employés reçoivent encore leur salaire, mais beaucoup ne reçoivent plus rien.
Les indépendants, les journaliers, les clandestins, sont aujourd'hui sans le sou.
On leur dit : vous auriez dû économiser, mettre un peu d'argent de côté, vous faire un petit bas de laine en prévision de la pandémie.
Mais c'est trop tard, maintenant.
De tous, ce sont eux qui sont le plus en colère.
Eux qui pillent, refusent de faire la queue et donnent des coups de poing aux caissières.
Eux qui hurlent dans les couloirs des hôpitaux et fracassent tout ce qui leur tombe sous la main.

*
* *

Les toxicomanes ont été chassés des rues les premiers. On les a accusés de propager le virus parce qu'ils ne respectaient ni les mesures de confinement, ni le couvre-feu. Certains ont été internés de force, d'autres se sont volatilisés dans la nature.

Avec les sans-domicile-fixe et les étrangers en situation illégale, il a fallu décider au cas par cas. Pour ce qui est des Africains, ils ont été concentrés dans d'anciennes casernes ou aéroports militaires.

*
* *

Le problème avec ces minorités fut aussi leur réticence à accepter de modifier leur comportement. Nous avons changé notre façon d'éternuer par exemple.

Les personnes appartenant aux minorités ont refusé, ou s'en sont montrées incapables.

Un éternuement sonore et non retenu projette vingt mille gouttelettes chargées du virus mortel.

*
* *

Il ne faut pas se rendre à l'hôpital de son propre chef.

Il faut obéir.
Il faut éviter tout contact physique avec les voisins.
Il faut obéir.
Il ne faut pas se rendre aux centres de tri à moins
d'être malade.
Il faut obéir.
Il ne faut pas se promener dans les rues sans
raison.
Il faut obéir.
Il ne faut pas demander plus d'huile, plus de
pain, plus de lait, plus de chocolat.
Il faut obéir.

*
* *

Obéir, on avait oublié ce que c'était.
On sortait, on faisait des courses à gauche à
droite, on partait en vacances, on se croyait tout
permis.
Obéir, on avait oublié ce que c'était.

*
* *

Les rues seraient presque vides si on n'y voyait
pas tant d'animaux de compagnie abandonnés et
livrés à eux-mêmes.
Chiens, chats, oiseaux exotiques.
On trouve même des perroquets ou des mainates
simplement déposés dans une poubelle ou laissés
à moitié morts de faim dans une déchetterie.

Ces bêtes n'étaient pas forcément malades mais elles sont devenues des boucs émissaires que les policiers et les militaires abattent d'un coup de pistolet.

Pan.

*

* *

Du poulet, ceux qui survivront n'en mangeront probablement plus jamais.

Idem pour la dinde ou le canard.

Ou même la pintade.

Dire qu'on aurait pu tuer père et mère pour un bon poulet grillé, autrefois.

Rien que l'odeur, c'était déjà tout un programme...

Une promesse.

*

* *

La plupart des gens se sont débarrassés de leur chat à partir du moment où l'on a su qu'ils pouvaient être porteurs du virus.

Pour certains, cela ne s'est pas fait de gaieté de cœur.

Un minou, c'est tout de même plus qu'une bête, c'est un compagnon.

*

* *

Les retrouveront-ils plus tard, après la deuxième vague ?
Mystère.

*
* *

On se replie sur soi.
Turcs entre Turcs.
Albanais entre Albanais.
Italiens entre Italiens.
Suisse entre Suisse.
Danois entre Danois.
Français entre Français.
Catholiques entre catholiques.
Basanés entre basanés.
Des touristes sont bloqués, cela fait des semaines qu'ils attendent de pouvoir rentrer chez eux.
Mais rien ne se passe. Les ambassades ont fermé et on les a oubliés.

*
* *

On a accusé les touristes de tous les maux. La mobilité, la mondialisation, le désir d'aller voir tout simplement comment vit son prochain, tout cela aurait joué un rôle déterminant dans la propagation planétaire du virus.
Maintenant chacun reste chez soi et plus personne ne visite le monde.

Plus un train à la gare.
Plus un avion dans le ciel.
Tout est calme.
Tout est calme.

*
* *

On dit que, durant la peste, de véritables débordements, des orgies spontanées eurent lieu afin de répliquer par l'affirmation de la vie à la mort et à l'anéantissement.
On n'a rien constaté de pareil avec la pandémie.

*
* *

Avant la pandémie, nous avons réuni un groupe d'amis, une sorte de réseau, de cercle privé, avec le but d'organiser une série de soirées échangistes. Malheureusement la pandémie nous a forcé à remettre ces soirées aux calendes grecques.

L'idée était que je me fasse trombiner par un collègue de mon mari, et qu'il me regarde faire soit de manière passive, soit en s'astiquant, soit en besognant l'épouse de l'un ou l'autre de ses collègues.

Nos rapports sexuels sont réduits à peu de chose aujourd'hui. Nous n'avons pas la tête à ça.

Nous n'avons pas la tête à ça.

Notre couple reste néanmoins fort et soudé.

Nos dessous sexy, nous les porterons à nouveau
après la pandémie.

*
* *

Que des femmes puissent encore tomber
enceintes dans cette période
en pleine pandémie
ou même durant l'interpandémie,
cela nous ne le comprenons pas.
La force de la vie, peut-être.
Mais il ne faut tout de même pas exagérer.

*
* *

Dix millions, cent millions, un milliard de
victimes, on ne sait pas encore.
On fera les comptes plus tard.
Cela fait du monde, c'est effrayant.

*
* *

Il y a des gens qui ont rendez-vous avec la Mort,
d'autres pas.
Ou pas tout de suite.
C'est heureusement notre cas.

*
* *

Bien sûr que c'est toujours les mêmes qui sont touchés les premiers. Les Noirs, bien sûr, puis les pauvres, les crève-la-faim, ensuite les gens modestes comme nous et puis tout au bout de la chaîne les richards, les nantis.

Mais la première vague a emporté des gens connus également : des acteurs de cinéma, des personnalités de l'économie et des médias.

*
* *

Mais par certains côtés la pandémie nous a débarrassés de nombreux fléaux.

Il y a moins de publicité dans les boîtes aux lettres par exemple.

On dit que les cas de sida sont en nette diminution aussi.

Et puis on a perdu du poids, nous autres.

Ce n'est pas un mal.

En string, en pull noir moulant, si nous en avons l'occasion, nous aurons bonne façon.

*
* *

Notre auto est au garage. Elle attend des jours meilleurs.

Sitôt la deuxième vague passée, nous partirons en balade.

Une voiture est faite pour rouler.

*
* *

Nous n'avons plus de vin à la cave.
Il y a quelques jours encore, nous avions du
Médoc, du Bardolino d'Italie et des blancs autri-
chiens.
Tout est parti. Tout a été bu.
Il ne reste rien.

*
* *

Le fromage aussi est devenu rare.
Ma compagne et moi raffolions des petits
fromages de chèvre du Midi, eh bien il n'y en a
plus.
On trouve encore de la Vache-qui-rit et du
gruyère sous vide
mais pas partout.
Et surtout, pas tous les jours.

*
* *

Nous n'étions pas de grands voyageurs mais
nous comprenons ceux qui se plaignent mainte-
nant de la fermeture des frontières.
Il faut se mettre à la place des couples mixtes,
par exemple.

*
* *

J'ai personnellement participé aux battues destinées à décimer ces oiseaux qu'on avait trop longtemps placés sur un piédestal et qui ne voulaient au fond que nous nuire.

Et puis cette peste volante est morte d'elle-même et on s'est pris à regretter ses chants et ses pépiements.

Trop de silence nuit.

*
* *

D'un côté, il y a moins de violence depuis le début de la pandémie, il y a beaucoup moins de crimes sur les femmes ou les enfants, par exemple.

De l'autre, il y a tous les jours des incidents avec les soldats, des actes de pillage et des petits drames humains comme ces vieillards abandonnés devant les églises ou ces enfants que l'on trouve totalement livrés à eux-mêmes dans les rues ou devant les centres de tri.

*
* *

Ceux qui ont des jardins doivent aussi veiller à les entourer de palissades.

Une tomate, une courgette, un concombre, un bouquet de basilic...

Certains ne s'encombrent pas de scrupules lorsqu'il s'agit de mettre le bien d'autrui dans sa poche.

*
* *

« J'fais pipi sur l'gazon,
pour arroser les coccinelles
J'fais pipi sur le gazon,
pour arroser les limaçons. »
C'est avec cette chanson dans la tête que je me suis réveillé ce matin.
Il lui a fallu des heures pour se débarrasser de cette obsédante rengaine.

*
* *

N'avaient-ils pas annoncé qu'on pourrait sortir entre les deux vagues, qu'on pourrait profiter de l'interpandémie pour se balader, voir des gens, prendre un peu l'air ?
Ils l'avaient promis ou pas ? Je ne l'ai tout de même pas inventé.

*
* *

On ne se plaint pas, on ne se révolte pas, mais on ne pourra pas tenir ce régime éternellement non plus.

*
* *

On se croyait vaccinés contre tout, on se croyait
comme au-dessus des grands fléaux – à condition
de faire attention, bien sûr –, et on a découvert
qu'on n'était protégés de rien.
Que nous étions en somme aussi vulnérables et
fragiles que
des insectes
ou des verres de cristal.

*
* *

On se croyait des lions, on était des mouches.
On se croyait des lions, on était des couillons.

*
* *

Ce que nous aimons, nous, avec le Nordic
Walking, c'est qu'il fait travailler simultanément
le haut et le bas du corps.

*
* *

Nous ferons une bonne bouffe sitôt après la
pandémie.
Nous avons passé entre les gouttes de la

première vague, peut-être serons-nous épargnés
par la deuxième.
Qui sait ?

*
* *

La deuxième vague sera impitoyable.
Cela, nous le savons.
Elle frappera les plus forts, les plus robustes, les
jamais malades.
Cela, nous le savons.

*
* *

Parfois nous chantons pour faire chier les
oiseaux, pour nous divertir, pour passer le temps.
Chanter à tue-tête, c'est cela que nous faisons.
Non pas des cantiques, parce que nous n'en
connaissons pas, mais ce qui nous passe par la
tête.
Des variétés.
Des chansons qui nous restent en mémoire.
Des choses en anglais, en italien.

*
* *

Nous n'avons pas de nouvelles de nos parents.
Rien.

*
* *

Un vaccin est annoncé, certes,
mais il ne vient pas.
Il devrait venir, certes, mais il ne vient pas.
Il y a des bisbilles, des manœuvres en coulisse.
Il devrait venir, mais il ne vient pas.

*
* *

Rester confinés nous semble être la moins pire
des solutions.
Se retrouver nez à nez avec un corbillard, rece-
voir un coup de poing dans une file d'attente, se
faire gueuler dessus par un désespéré, voilà ce
que nous souhaitons éviter.

*
* *

Plus d'avalanches, plus de meurtres, plus
d'éboulements, plus d'accidents de travail, plus
d'accidents de la route, plus de catastrophes
aériennes ou ferroviaires, c'est aussi cela, la
pandémie.

*
* *

Dans tout malheur on peut trouver du positif.

Être seul, être tranquille, avoir le temps de lire,
de bouquiner,
c'est presque
agréable parfois.
Même si on ose à peine le dire.
Toutes ces invitations, ces obligations, ces
comités, on se retrouve pour finir avec l'impres-
sion de ne plus s'appartenir vraiment.

*
* *

C'est comme tout, cette pandémie n'a pas que
du mauvais.

*
* *

Je rêve souvent que j'ai une grosse brouette que
je pousse devant moi sans trop savoir vers quelle
destination.
Je rêve que j'étends une lessive au bord de
l'océan. Le vent m'empêche de placer les
chemises et les liquettes sur le fil d'étendage. Je
m'arrête alors, je regarde la mer et je me sens
bien.

*
* *

Ce ne sont bien sûr que des rêves...

*
* *

Dix millions, cent millions, un milliard de
victimes, on ne sait pas encore.
On fera les comptes plus tard.
Cela fait du monde, c'est effrayant.
Il y a des gens qui ont rendez-vous avec la Mort,
d'autres pas.
Ou pas tout de suite.
C'est heureusement notre cas.

*
* *

Qu'on nous ait caché qu'on était fragiles comme
des insectes ou des poupées de porcelaine.
C'est quelque chose que je n'arrive pas à avaler.

*
* *

Ils s'entredéchirent au gouvernement. Il y a des
bisbilles.
On nous dit : tout va bien...
Mais peut-on encore les croire ?

*
* *

On a vu des médecins ne même pas prendre le
temps de manger un sandwich trois jours durant

pour s'occuper des patients, d'autres par contre ont fermé leur cabinet au premier jour de la pandémie et ont pris la poudre d'escampette. Des fonctionnaires aussi ont foutu le camp. Pompiers, policiers, ambulanciers. Un avait peur pour ses enfants. Un autre était malade. Un troisième est retourné dans son village natal comme s'il avait le diable à ses trousses.

*
* *

Il n'y a plus de tranquillisants dans les pharmacies, plus de régulateurs de l'humeur, plus rien. Tout a été *poutzé* dans les premiers jours. La gnôle a connu le même sort.

*
* *

Je pense à ces enfants livrés à eux-mêmes qui s'occupent de leurs parents alités. J'espère que l'on se souviendra d'eux une fois la pandémie passée. Une bourse, un poste de travail, un stage en entreprise, c'est le minimum de ce qu'ils méritent.

*
* *

Des prostituées, beaucoup sont mortes durant la première vague.
Les autres n'osent plus mettre le nez dehors.
Pour elles, le couvre-feu est une catastrophe.

*
* *

Les matches de football et de tennis ont été annulés.
Le Grand Prix de Formule Un également.
Les Jeux olympiques aussi ont été annulés.
Ainsi que la Coupe de l'America,
et les tournois de fléchettes.
Et les matches de badminton,
à cause des plumes sur le volant.

*
* *

Ils repassent des anciens matches à la télé. Pour les amateurs, c'est l'occasion de revoir Cruyff, Pelé, Yachine, Eusebio...
Les vieilles gloires, quoi.
C'est beau à voir... cela fait plaisir.

*
* *

Au début on allait systématiquement aux ensevelissements.
Et puis avec le nombre, les pompes funèbres ont

renoncé à organiser à chaque fois une cérémonie.
Ils avaient des malades dans leurs rangs, et puis
tout ce monde réuni, ces gens qui *se schmoozent*
parce qu'ils sont endeuillés, qui ne font plus
attention, cela n'était pas une solution...
Maintenant ils donnent simplement la liste à la
radio et c'est tout.
D'ailleurs cela va passer dans un moment.

*
* *

Ou parfois c'est une cloche.
Une cloche, tout simplement.
C'est vrai, parfois c'est une cloche qui annonce
les ensevelissements, tout simplement.

*
* *

On se recueillera plus tard. Quand nous aurons
le temps, quand nous aurons la tête à ça.
Après la pandémie.
Quand nous aurons la tête à ça.
Après la deuxième vague.
Après la pandémie.

*
* *

Nous aimerions être enterrés l'un à côté de
l'autre, ma compagne et moi.

Si cela n'est pas possible, alors nous préférons attendre à la morgue, au frais, plutôt que d'être séparés.

La crémation, nous n'en avons pas envie.

La terre, les racines, ce sont des choses importantes pour nous autres.

*
* *

Nous allons maintenant essayer d'appeler nos parents, à tout hasard...

Ils se saisissent du téléphone.

Maman ?

Papa ?

Ça va ?

Maman ?

Ça va ?

Papa ?

Luigi ?

Esther ?

Maman ?

Ça va ?

...

Parfois nous oublions que notre téléphone ne nous relie plus à personne, à l'exception des secours et du Centre Info-Grippe.

*
* *

Dans une autre vie, j'espère être un Italien, me rendre sur la piazza le dimanche matin, bien habillé, les cheveux en arrière, une lampée de *pino silvestre* sur les joues, et boire un petit café sous les arcades...
comme Luigi le faisait.
Les voyages, le Kilimandjaro, l'Ardèche à dos d'âne...
comme Esther.

*
* *

Refaire cette même vie, non.
Moi non plus.
Nous n'avons pas eu toutes nos chances.
Nous n'avons pas fait tout ce que nous rêvions de faire.

*
* *

La pandémie passée, peut-être que nous nous mettrons alors sérieusement à l'échangisme.
Peut-être, on verra.
On verra.
Si tout va bien.
Si nous avons la tête à ça.
Nous avons tout ce qu'il faut en tout cas.
Le string, les crackers, tout est là, rangé dans les placards.
Pour l'heure, notre couple reste fort et soudé.

*
* *

On sortira aussi l'auto du garage. On fera
tourner le moteur.
On fera tous les cols de montagne, pour
commencer.
On décapotera, on aura le vent dans les cheveux.
Il faudra acheter des lunettes de soleil.
Et de la crème pour nous protéger.
Nous serons tellement pâles, après la pandémie.

*
* *

Il faudra aussi s'attendre à trouver une tonne de
paperasse dans notre boîte aux lettres après la fin
de la pandémie.
Peu à peu, la machine se remettra en route.
Il y aura des réclames, des prospectus.
Et des lettres, sûrement.
On verra alors qui est là, qui n'est plus là.
On fera les comptes.

*
* *

Les fruits, les légumes frais nous manquent.
Une pomme, une endive, même une salade verte
quelque chose qui croque sous la dent, qui fasse
travailler la gencive,
qui ralentisse le déchaussement.

*
* *

Parfois nous nous sentons opprésés à l'idée que les ventilateurs manquent dans les hôpitaux. Nous aurons besoin de ces machines pour respirer si par malheur nous ne sommes pas épargnés par la deuxième vague. Étouffer, suffoquer, cette perspective nous est insupportable. Il nous faut parler d'autre chose. Chanter, péter, boire, mais il n'y a plus rien à boire.

*
* *

Un concours de pets. On a vu des grabataires se divertir avec cela durant les guerres mondiales.

*
* *

Il paraît que c'est la bisbille au gouvernement.
« Tout va bien... »
« Tout va bien... »
Comment les croire ?
Et qui croire ?
Parfois nous ne nous croyons pas nous-mêmes :
comme nous ne voyons pas les montagnes depuis nos fenêtres, nous nous demandons parfois si elles existent encore.

*
* *

Certains s'en sont mis plein les poches, bien sûr.
Les fabricants de masques de protection, les
producteurs de médicaments, les dirigeants des
compagnies de sécurité, naturellement.
On a commencé à parler de « seigneurs de la guerre »,
mais c'est probablement exagéré.
Les gens n'ont plus rien, alors ils se racontent des
histoires.
Ils extrapolent.

*
* *

La Chine, le Nigéria, le Cameroun, l'Indonésie,
la Thaïlande, le Kazakhstan, la Russie, la
Norvège et les îles Féroé.
Le Libéria, le Togo, le Burkina-Faso, le Maroc,
l'Espagne, la France, la Suisse, la Belgique.
L'Italie, le Portugal, la Suède, l'Islande, le Paraguay,
le Mexique, le Lichtenstein et l'Autriche.
Les grandes villes, les villages, les hameaux.
En Chine, pourtant, ils continuent d'affirmer
qu'ils sont préservés.

*
* *

Les fêtes de Noël ont été annulées.

Celles du Réveillon l'ont été aussi.
Ce n'est peut-être pas si mal.
Ces moments de réunion sont difficiles à vivre
parfois.

*
* *

Voici le Bulletin.

Silence.

Ils écoutent.

LE SPEAKER.

Vous écoutez Radio Grippe.
Les mortels parlent aux mortels.
La pandémie est endémique.
La situation partout empire.
Le temps s'accélère.
Nous allons tous mourir.

Et voici donc...
... dans l'ordre alphabétique et sans autre forme
de procès...
... la liste du jour.
Décédés: ...

*Il lit l'annuaire du téléphone, page après page. On peut
ajouter des noms connus si on le désire, pour (se) faire
peur, ou pour embêter ceux ou celles qui les portent.*

*Elle et Lui peuvent biffer les noms cités dans leur
propre annuaire.
Le Speaker finit par s'endormir.*

*
* *

ELLE et LUI.

J'avais des fantaisies, des désirs secrets, et je
serais triste de ne pas avoir pu les réaliser.
Entreprendre deux femmes mûres de forte
corpulence en même temps.
Lécher des seins noirs et tombants.
Me faire dessous dans des dessous propres.
Ce sont des moments que j'aurais voulu que la
vie me fasse connaître.
Une maison de pierre, un peu de vigne,
le sourire d'un homme jeune et gentil le matin
comme le soir,
cela j'aurais voulu le vivre.
Tant pis.
Tant pis.
Mais ça rend triste à l'intérieur.
Moi aussi, ça me rend triste à l'intérieur.
Pleurons.
Pleurons.

*
* *

La pêche en rivière, ça aussi ça m'aurait plu.

Moi, marcher en Islande, pieds nus dans la
mousse, ça m'aurait plu.
Caresser un petit chat trouvé sur un muret de
pierres sèches du côté du Doubs.
Croquer dans une tomate quelque part en Sicile.
Me baigner dans un bain de chocolat et m'asti-
quer.
Bouffer un morceau de lard au sommet d'une
montagne, bivouaquer,
changer de coiffure, me faire des mèches rou-
ges...
Me réveiller sous une couette à carreaux rouge et
blanc avec les sommets bien en face.
Cela m'aurait plu.
Cela nous aurait plu.
Tant pis.
Tant pis.
Mais quelle tristesse à l'intérieur.
Ça oui, quelle tristesse à l'intérieur.
Pleurons.
Pleurons.

*
* *

Nous avons des appareils photo. Nous allons
vous les prêter. Vous pourrez ainsi nous prendre
en photo.
Pour garder une photo de nous.
Une trace de nos bobines.
Pour quand nous ne serons plus là.
Pour la postérité.

Nous pouvons sourire si vous voulez.
Ou rester sérieux.
Un balai dans le cul.
En raison des circonstances.
C'est comme vous voulez.

*Ils remettent un appareil photo jetable aux spectateurs,
qui les prennent en photo.*

*
* *

Et maintenant nous allons chanter encore une
fois. Si vous le voulez bien.
Non pas un cantique, nous n'en connaissons pas,
mais une chanson pour nous sentir ensemble
et faire chier les oiseaux.

Ils chantent.

*
* *

Parfois nous sentons poindre aussi un sentiment
d'inutilité.
Le sentiment que tout est inutile.
Nos meubles sont inutiles.
Nos strings sont inutiles.
Nos jardins sont inutiles.
Nos projets sont inutiles.
Nos espérances sont inutiles.
Nos paroles sont inutiles.

Nos caresses sont inutiles.
Et ce sentiment nous anéantit littéralement.

*
* *

Nous pensons aussi à ce qui nous attend après la
pandémie.
Nous enquérir du sort de nos proches,
évoquer la mémoire des plus chers,
remplir des tonnes de papiers,
revoir du monde,
retourner au travail,
et puis subir une rectoscopie,
différée par la pandémie...
une mammographie, un audit, un contrôle des
yeux,
et puis faire redémarrer la machine,
passer au service des contentieux.
Ce qui nous attend après la pandémie n'est pas
forcément agréable.

DEUXIÈME PARTIE

ET VOICI LA DEUXIÈME VAGUE

*Le Speaker a disparu.
À sa place, un haut-parleur diffuse de la musique.*

ELLE et LUI.

Ils ont remis la musique.
Il y avait trop de parlotte, certes, mais était-ce
une raison pour ne plus mettre que de la
musique ?

*
* *

Nous n'avons plus de nouvelles de rien ni de
personne.
Papa.
Maman.
Nos amis et connaissances.
Le gouvernement.
Esther...
Luigi...
Nous n'avons plus de nouvelles de rien.
Mais nous avons la musique.

Ils dansent.

*
* *

Où est le speaker ?
Il n'y a plus de speaker.
Trop de musique tue la musique.
Nous regrettons la parlotte.
C'était un lien.
Une présence.
Maintenant le confinement nous pèse.
Nous restons soudés mais le confinement nous pèse.

*
* *

Inviter les voisins.
Croiser la concierge
dans la buanderie quand
elle était encore là.
Dire bonjour.
Dire bonsoir.
Tenir ouverte la porte de l'ascenseur.
Ouverte la porte de la boîte aux lettres.
Sortir.
Parler.
Pratiquer l'échangisme.
Sortir.
Désobéir une fois
aux consignes de quarantaine, de confinement,

de couvre-feu, de
social distancing.

*
* *

Après la pandémie, nous sortirons,
nous mettrons nos vêtements de sport et nous
sortirons.
L'homme est fait pour marcher.
C'est la leçon du Nordic Walking.
Hop hop hop.

*
* *

Nous avons un speaker.
Il n'est plus là.
Il n'y a plus de parlotte.
Il n'y a plus que de la musique.
Trop de musique tue la musique.

*
* *

Nous avons des raisons de croire que la deuxième
vague a commencé.
Cette musique.
Cette absence de parlotte.
Trop de musique tue la musique.
Trop de musique crée l'inquiétude.

*
* *

Le Danemark, la Norvège, le Royaume-Uni, l'Islande, la Hollande, la Belgique, la Roumanie, la Tchéquie, les pays baltes.

Le Mexique, le Costa Rica, le Chili, l'Argentine, le Pérou, l'Uruguay, la Bolivie et le Salvador.

L'Australie, la Nouvelle-Zélande, les îles Vierges, les îles Moustiques, la Polynésie, la Micronésie, Sumatra, Macao et le Vietnam.

L'Auvergne, le Haut-Jura, le Luberon, la Gascogne, le Pays de Lure, le Gers, la Camargue, la Sologne, les Vosges et la Touraine.

La Chine aussi. On ne nous fera pas croire le contraire.

*
* *

Nous n'avons plus de bouquins, nous avons lu Jollien, nous avons lu Martin Gray, nous avons lu tout ce que nous avons.

Ils auraient pu ouvrir les bibliothèques de quartier durant l'interpandémie.

Ne serait-ce qu'une heure ou deux le matin.

*
* *

N'avaient-ils pas annoncé qu'on pourrait sortir entre les deux vagues, qu'on pourrait profiter de

l'interpandémie pour se balader, voir des gens,
prendre un peu l'air ?
Ils l'avaient promis ou pas ? Je ne l'ai tout de
même pas inventé.

*
* *

Et puis nous ne savons pas où est le Speaker.

*
* *

*Le Speaker apparaît alors, traînant un cercueil derrière
lui.*

LE SPEAKER.

Je suis là...
Un homme intègre
avec des convictions,
élevé dans la montagne,
devenu homme de radio,
lorsque le tourisme s'est
pardonnez-moi
cassé la gueule
à cause de
pardonnez-moi
cette foutue pandémie.
Papa tenait la banque, Maman l'épicerie.
Guide de montagne, moniteur de ski, professeur
de golf pour les Anglaises puis pour les Russes,

j'ai tout pratiqué.
Aujourd'hui homme de radio
mais sur le départ !
Il y a des choses en effet
qu'on ne peut se contenter
de relayer
sans réagir.
J'ai longtemps tout dit
vous vouliez, disait-on,
tout savoir :
quand, comment, combien,
le jour et l'heure
si cela fera mal aussi.
Et le degré de solitude
et de suffocation,
les tuyaux dans le nez
les drains, les cathéters
Les draps, les langes, les pansements,
le sang du cul et les humeurs.
Le chagrin et les cris,
les os, la dépouille et les fleurs,
et les larmes des enfants assemblés.
J'ai raconté tout cela
avec le ton et les images,
et toutes les nuances de l'effroi.
Mais maintenant je me tais et je rentre.
Un caveau de famille, un petit lotissement,
du côté de chez moi.
J'attendrai au bistrot,
un verre à la main.
Je suis dans la cible,
comprenez-vous.

Trente ans tout rond,
dans quelques jours.
Les jeunes, les vigoureux,
les montagnards comme moi
c'est là la clientèle idéale
d'une pandémie dans sa deuxième
vague.
Un homme intègre, pourtant,
vous l'ai-je dit ?
Je vous livre donc,
à l'heure de prendre congé,
ces nouvelles que je n'ai pas su
ou pu
vous divulguer.
La première n'en est pas une.
Oui, la deuxième vague,
mais vous vous en doutez,
est bien commencée.
Et sa virulence a décuplé.
L'autre nouvelle est plus nouvelle,
et me force à m'en aller.
Le gouvernement a décidé
de tout laisser tomber.
Les pompiers, les docteurs,
les ambulanciers,
aussi bien que les policiers.
Tous sont congédiés.
La pandémie coûte cher,
vous comprenez ?
Et l'État doit dégraisser.
Vous recourrez désormais au privé
pour vos problèmes de santé.

Il faut laisser les forces du marché
toutes seules la pandémie éradiquer.
Croyez bien que je suis désolé
de vous voir ainsi abandonnés.
Je lèverai donc un verre à votre prospérité.
Madame, Monsieur, mon bulletin
est terminé.

TROISIÈME PARTIE

LES ADIEUX

ELLE & LUI.

Parfois nous sentons poindre un sentiment
d'inutilité.

*
* *

Le Japon, la Toscane, les Pouilles, l'Ajoie, la
Forêt-Noire, le Gers et le Massif Central.

*
* *

Vingt millions, cent millions, un milliard.
On ne compte plus.

*
* *

Nous pensons aussi à ce qui nous attend après la
pandémie.

*
* *

Nous n'avons plus de Speaker.
Plus de livres.
Plus de *pesto genovese*.
Plus de nouvelles de rien.
De personne.

*
* *

Papa, maman, la deuxième vague, le vaccin.
De rien.
De personne.

*
* *

Notre couple reste néanmoins fort et soudé.
Mais nous en venons parfois à envier
Esther
et
Luigi.

*
* *

Nous avons réfléchi.
Nous allons demander la disparition anticipée.
Nous y avons droit.
La disparition anticipée est un droit.

Elle n'est pas un devoir,
mais elle est un droit.
Nous demandons la disparition anticipée.
Se retrouver nez à nez avec un corbillard, recevoir un coup de poing dans une file d'attente, se faire gueuler dessus par un désespéré, voilà ce que nous souhaitons éviter.
Nous pensons aussi à ce qui nous attend après la pandémie.
Ce qui nous attend après la pandémie n'est pas forcément agréable...
La disparition anticipée, s'il vous plaît.

Ils semblent trouver peu à peu une forme de soulagement.

*
* *

Un service efficace, et ce malgré la pandémie.
Ce n'est pas négligeable.
Non, ce n'est pas négligeable.
Avec un peu de chance, nous éviterons le pic de la deuxième vague.

*
* *

Nous avons été heureux, nous avons eu une automobile, nous avons pu aller chez le coiffeur quand bon nous semblait, nous avons pu voyager, nager, faire des grillades avec amis et connaissances.

Nous avons eu une belle vie, nom de Dieu.

*
* *

Tu te rappelles, avant la pandémie ?
Hop hop hop.

Ils s'agitent un moment.

*
* *

Pas de crémation, nous l'avons ordonné.
Mais de la terre, des racines et des fleurs.

*
* *

Nous allons maintenant vous dire adieu.
Ou au revoir,
Comme vous voudrez.
Nous ne nous reverrons probablement plus.
Cela a été un plaisir en tout cas.
Un moment fort
dont nous nous souviendrons
longtemps.
Vous avez nos photos,
nos bobines,
pour vous souvenir.
Vous vous souviendrez
probablement.

Alors adieu.
Au revoir.
Adieu.
Au revoir.
Adieu.
Au revoir.
À nous maintenant.

Ils s'enlacent.

Nous avons été heureux, nous avons eu une automobile, nous avons pu aller chez le coiffeur quand bon nous semblait, nous avons pu voyager, nager, faire des grillades avec amis et connaissances.
Nous avons eu une belle vie, nom de Dieu.

Entre un personnage aux allures de médecin de la peste du XV^e siècle. Il tient à la main un panneau EXIT à la façon de ces chauffeurs qui vous attendent dans les aéroports lorsque vous vous rendez à quelque séminaire ou congrès. Durant toute sa scène, ce personnage reste totalement silencieux.

ELLE et LUI.

Voici le service de la disparition anticipée.
Un service efficace, et ce malgré la pandémie.
Voulez-vous manger quelque chose ?

Pas de réponse.

Il n'y a plus rien à manger.
Boire, alors, boire un coup ?
Il n'y a que de l'eau en bouteille.
Vous asseoir ?
Vous asseoir un moment, alors ?

Mais le médecin de la peste reste silencieux.

Très bien, alors rassemblons nos affaires.
Mais nous n'avons pas d'affaires.
C'est juste.
C'est juste.
Il nous faut nous contenter de le suivre.
Il nous faut simplement le suivre.
Alors suivons-le, il connaît le chemin.
Oh ça, oui, il connaît le chemin.
Allons-y.
C'est cela, allons-y.

Le médecin de la peste les prend par la main et les emmène.

Le plateau est vide.

QUATRIÈME PARTIE

LA VIE CONTINUE

LE SPEAKER.

Ici Radio Grippe.
Les mortels parlent aux mortels.
La pandémie est passée
La peste s'est éloignée
Les rescapés peuvent se relever.
Il faut tout recommencer
Bâtir, refaire, travailler
Et comme de juste s'ennuyer
S'emplâtrer, se battre, se disputer
Ne pas cesser de s'inquiéter
Et s'esquinter pour ne jamais rien
gagner
Les survivants s'en vont bosser
Les décédés peuvent fermenter
Le temps pour nous de terminer
de faire rire les miraculés.
Avez-vous au moins ri ?
Vous êtes-vous diverti
Vous avons-nous procuré l'oubli ?
En cas de pandémie
Rendez-vous au Paradis
Pour une séance de guili-guili.